

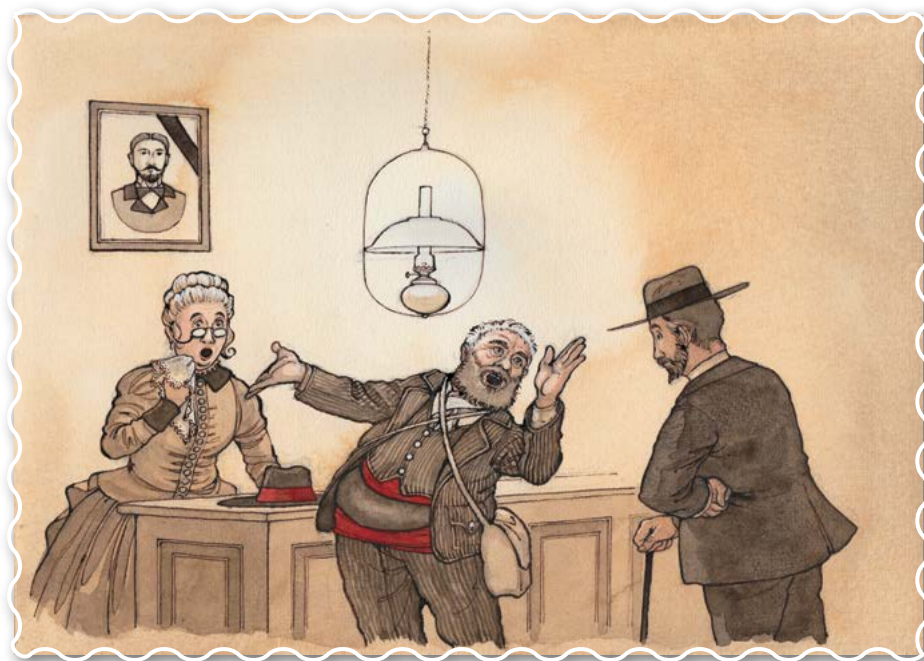
A storia di
Minutu Grossu

Anecdotes d'hier et d'aujourd'hui...

*Voici quelques anecdotes adaptées ou imaginées par
Bernardu Cesari, avec la complicité et le talent de*

Dumenicu Groebner !

Un régal !



Minutu, le politicien et la veuve

Nous sommes en 1881.

En France, après la défaite de la guerre de 1870, la troisième république est établie.

Dans le canton de Campile, dans le Casacconi, on va élire le conseiller général du département de Corse (à l'époque il n'y en avait qu'un).

Minutu avait dormi à "U Ritornu" (le retour), une auberge à Campile, tenue par Luisa Maria, veuve d'Ors'Antone Grimaldi, que Minutu avait connu. Ce dernier, entendant un bruit de voix, se lève et voit une foule assemblée sur la place de l'église. Il s'approche avec curiosité, et voit qu'il s'agissait de la visite de Diunisu Grimaldi et de ses neveux. Gavini était le député du parti "Appel au peuple", autrement dit celui des bonapartistes, qui existait toujours après l'exil de Napoléon III en Angleterre. Il y avait de quoi boire et manger, et tout le monde en profitait, bien que ce fut le matin. Gavini faisait campagne pour être élu conseiller général. Il voit alors Minutu et il lui demande : "D'où êtes-vous, ami colporteur ?"

Minutu ne goûtait pas vraiment la politique politicienne mais il votait socialiste. Il répond : *"Je suis du hameau de Casella, au village d'I Pirelli, et je remonte chez moi. Je travaille et c'est tout, je ne fais pas de politique."*

Diunisu Gavini rit à gorge déployée et dit à ses neveux, Antone et Sebastianu : *"Je suis tombé sur le seul colporteur qui ne fait pas de politique, j'ai peine à le croire ! Allons, buvez quelque chose avec nous et nous vous laissons partir, nous nous reverrons !"*

Minutu, une fois son anisette terminée, monte vers I Pirelli avec son âne ; il lui restait encore dix heures de voyage.

Un mois plus tard, de retour à Campile, Diunisu avait été élu avec une belle majorité dans tout le canton et avait battu tous les records dans son propre village.

Minutu entre dans l'auberge de Luisa Maria pour y prendre une chambre. Il la trouve dans une colère noire, cramoisie, toute décoiffée ; elle parlait fort et nettoyait ses meubles nerveusement.

"-Tu es bien énervée Luisa ! Que se passe-t-il, on t'a volée ? Est-ce que je peux t'aider ?"

"-Ces maudits politiciens ! Il n'ont même pas de respect pour les morts ! Ils les font voter, tu te rends compte ! Mon pauvre mari, qui ne pouvait souffrir les Gavini ! Ils les ont laissés, lui et d'autres morts,

inscrits sur les listes électorales et ils font voter par dizaines ! C'est une honte, une honte !"

Minutu était d'accord avec Luisa mais, comme il s'apprêtait à lui répondre, ils entendirent frapper à la porte et ils virent entrer le fameux Diunisiu Gavini !

"Madame Grimaldi, comment allez-vous ? Je passais par là et j'ai entendu parler fort ! Vous avez l'air fâchée !"

Minutu répond alors à la place de Luisa Maria : *"Monsieur le député, on dit que le mari de Luisa Maria est venu voter, sans la saluer. Cela ne se fait pas ! Il vous a peut-être dit quelque chose, monsieur le député ?"*

Le politicien devient rouge cramoisi : *"Non, il y a dû avoir une erreur... Je sais bien qu'il est mort !"*

Luisa lui jette un regard noir : *"Je n'irai pas voir les gendarmes, mais mettons-nous d'accord : c'est la dernière fois que ça arrive n'est-ce pas ?"*

Diunisu reste digne, le visage toujours empourpré, touche du doigt son chapeau et dit : *"Vous pouvez me faire confiance, quand je fais une promesse, je la tiens !"*

Minutu et Luisa Maria se regardent en souriant, dubitatifs, et disent en même temps : *"Nous ferons le tour des familles dont on a fait voter des morts et nous leur transmettrons votre promesse. D'accord ?"*

Gavini baisse la tête et sort : *"D'accord !"*



Le train

Nous sommes au début du vingtième siècle, en 1913.

Par la volonté de Napoléon III et de la troisième république qui lui succèdera en 1870, le chemin de fer se construit. Le chantier débutera en 1870. En 1894, on pouvait voyager de Bastia à Aiacciu, Calvi et Ghisunaccia.

Minutu était curieux, et tout le monde parlait de ce petit train. On disait qu'il représentait la fin des métiers de mulétier et de colporteur. Minutu n'y croyait pas, il savait que jamais le train ne monterait jusqu'aux villages de Castagniccia, de l'Alisgiani et d'ailleurs. Il décida d'aller jusqu'à Fulelli prendre ce fameux train pour Bastia.

La gare était toute neuve. Il prit un billet pour une voiture de première classe. La locomotive

marchait à la vapeur. Le mécanicien jetait des pelletées de charbon dans la chaudière : l'eau bouillait et faisait pression sur les roues pour faire avancer le train. C'est pour cette raison que l'on trouvait souvent des citernes d'eau et des distributeurs de charbon dans les gares, le long du trajet, pour remplir les réserves du train.

Le charbon émettait une fumée noire et très épaisse. Des flammèches s'en échappaient parfois par la cheminée de la locomotive et tombaient sur un passager par la fenêtre ouverte, lui brûlant ses vêtements.

Minutu se trouvait dans un compartiment avec un couple de bonne présentation. L'homme portait un chapeau melon noir, un costume sombre, une chemise blanche à col dur et un noeud papillon mauve. Sa femme, elle, portait une robe blanche, un chapeau fleuri et tenait un parapluie dont Minutu se demandait comment il pouvait protéger des averses. Il ignorait que c'était une ombrelle... Les époux étaient monsieur et madame de Bonnin, riches bourgeois de la Casinca, qui se rendaient à Bastia. On donnait "Richard Coeur de Lion" au théâtre, un opéra comique écrit par le Français André Grétry au dix-huitième siècle, avec le ténor bastias César Vezzani. Toute la Corse en parlait.

Sans faire attention à Minutu, monsieur de Bonnin faisait compliments et discours enflammés à l'oreille de madame, qui tenait fort son chapeau, de peur que la brise légère ne l'emporte.

Le train approchait de Bastia et il s'engagea dans la longue galerie qui débouchait dans la gare. Tout était sombre, exception faite des flammèches qui voletaient en brillant.

Soudain on entendit un cri. Minutu, épouvanté, vit une étrange lucur orange au-dessus de la tête de la dame. Il entendit la voix de l'homme : *"Suzie, mais que se passe-t-il ?"*

Madame de Bonnin répondit : *« C'est horrible, une escarbille est tombée sur mon chapeau et lui a mis le feu, c'est horrible, mes cheveux ! »*.

Minutu sentait effectivement une odeur semblable à celle de la corne de chèvre que l'on chauffe pour en faire un manche de couteau. Revenus à la lumière du jour, Minutu se retint de rire, car le beau chapeau blanc était devenu noir et troué, et il semblait bien que la coiffure complexe de madame avait perdu de sa symétrie en dégonflant. Il dit alors à haute voix au mari (il savait que l'épouse ne comprenait pas le corse) : *"Eh bien monsieur, vos paroles étaient de vrais mots de feu !"*.

Voyant que l'épouse se portait bien et qu'elle n'avait subi aucune brûlure, il proposa à la malheureuse de l'accompagner chez Santa, sa cousine d'I Perelli, qui était coiffeuse avenue de la gare, et de lui envoyer son cousin Dumenicu de Talasani, qui était chapelier rue de l'Opéra, avec deux ou trois modèles de chapeau.

Madame de Bonnin ne pensait plus, elle était complètement perdue, et elle tremblait de rage à l'idée de se retrouver décoiffée devant toute la bourgeoisie bastiaise. Elle ne faisait pas confiance à cet homme vêtu à l'ancienne, mais elle accepta de le suivre. Santa l'accueillit avec gentillesse, et comme elle voulait réparer les dégâts causés par le feu, voilà qu'elle lui coupa les cheveux très courts... à la mode de Paris ! Puis ce fut le tour du cousin Dumenicu qui lui présenta trois chapeaux. La dame en choisit un entièrement rouge et peu à peu recouvrit ses esprits.

Monsieur de Bonnin fut heureux de voir son épouse contente et rassurée. Pour remercier Minutu, il lui offrit une place dans la fosse du théâtre de Bastia pour y voir, mais surtout y entendre, le grand César Vezzani.



La permission

Février 1917, route d'I Perelli.

La guerre avait commencé le trois août 1914, presque trois ans auparavant. Les Corses furent mobilisés en masse, comme dans toute la France. Mais dans l'île les pères de famille de plus de six enfants étaient partis également. Le régiment corse, le "cent soixante treize", avait été décimé en septembre 1914, et avec lui le régiment de réserve, le 373e, qui comprenait des soldats plus âgés. Il fut reconstitué immédiatement, avec de nouveaux et jeunes soldats, et le massacre continua.

Les campagnes corses étaient vides, puisque tous les hommes étaient au front. C'étaient les vieux et les femmes, restées seules avec leurs enfants, qui cultivaient les champs. L'île semblait recouverte d'un voile de tristesse, comme du plomb noir. Tout le monde avait peur d'entendre le maire, le prêtre ou le gendarme frapper à sa porte, porteur du télégramme annonçant la mort d'un fils, d'un père, d'un frère.

Les soldats corses ne pouvaient rentrer chez eux pendant leurs permissions : l'aller-retour prenait trop de temps. Les trains et les bateaux étaient rares, à cause de la guerre et des sous-marins allemands qui coulaient même les navires civils. S'ils ne rentraient pas à temps, ils risquaient d'être considérés comme déserteurs, arrêtés et fusillés.

Ors'Antone, un neveu mobilisé de Minutu, qui avait dix-neuf ans, avait passé six mois dans l'enfer de l'horrible bataille de Verdun, qui avait fait plus de sept cent mille morts, blessés et prisonniers. Il avait reçu deux "citations à l'ordre du régiment pour acte de bravoure devant l'ennemi", mais souffrait d'un dérangement du cerveau.. Il ne dormait ni ne mangeait presque plus, et tremblait constamment. Il avait obtenu une permission de six jours, et était arrivé à I Pirelli après trois jours de voyage en train et en bateau. Minutu aimait beaucoup son neveu, et tous deux se promenaient souvent tranquillement, à la suite de l'âne. Ils ne parlaient presque pas et Minutu laissait le pauvre jeune homme s'apaiser un peu. Car il savait s'y prendre avec les pauvres diables ! C'était devenu un vrai docteur pour les gens au cerveau dérangé. Il faisait rire Ors'Antone avec ses histoires, que l'on connaissait dans toute la Corse.

Le cinquième jour de sa permission, Minutu et son neveu remontaient vers le village, en suivant l'âne qui portait de l'étoffe de chanvre et de laine pour les villageois.

Arrivent alors trois gendarmes, portant l'uniforme bleu et rouge qui effrayait tous les soldats de France. Deux d'entre eux étaient des militaires corses de deuxième classe et l'autre était un brigadier continental à l'air sévère. Il ressemblait à un corbeau au bec crochu, avec son nez long et recourbé et ses énormes moustaches comme deux ailes déployées. "Brrrrrigadier Montmirrrrrrail de la brrrrrigade de gendarrrrrmerie de Valle d'Alesani. Soldat, montrrrrrrez-moi votrrrrre livrrrrret militairrrre et votre titrrrrre de perrrrrmission !". Ors'Antone sort ses papiers de sa veste et les lui donne. Le gendarme lit et fronce les sourcils. "Il vous rrrrrreste un jourrrr de perrrrrmission,

soldat, vous devez êtrrrrrre à Bastia demain à midi, au rrrrrrapport, à la citadelle et vous prrrrrrésenter au colonel du rrrrrrégiment pour fairrrrrre tamponner votrrrrre titrrrrre de perrrrrmission. Sinon vous serrrrrez en retard et j'aurrrrai le devoir de vous arrrrrrêter sur le champ pour vous faire comparrrrraître devant le trrrrrribunal militairrrrrre. Vous savez ce que cela signifie, soldat ? »

Ors'Antone était défait, et terrifié à l'idée de repartir au front. Il bredouilla un "Ou-ou-oui brrrrrrigggggaaaaaadier !". Minutu, qui ne s'accordait pas trop avec la maréchaussée française, dit : "Brigadier Montmirail, je suis Minutu Grossu, son oncle, et je l'amène voir le docteur Olivesi car mon neveu tousse beaucoup depuis son arrivée, il pourrait avoir une forme rare de puntura très contagieuse qui risque de retarder son départ. Ors'Antone, fait entendre comme ta toux est forte ! ». Le jeune homme se met à tousser très fort en direction du brigadier qui, apeuré, se retire.

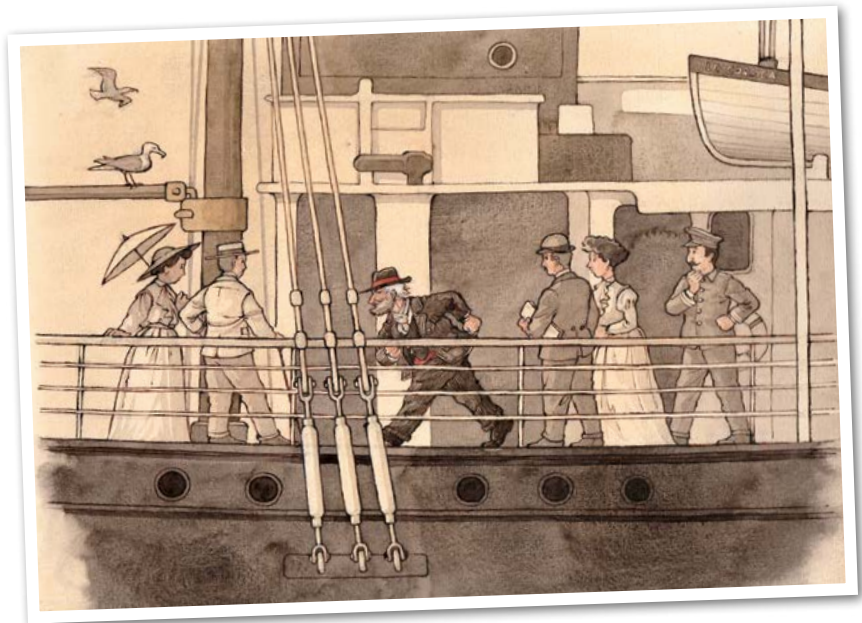
"C'est bon, c'est bon, mais je dois être inforrrrrrmé de tout rrrrrretard. Monsieur Minutu, vous m'amènerrrrrez le cerrrrrtificat médical et le titrrrrre de perrrrrmission de votre neveu dès demain à la caserrrrrne de gendarrrrrrmerrrrrrie de Valle d'Alesani, sinon, c'est le trrrrrribunal militairrrrrre pourrrrrr le neveu ! Vous avez comprrrrris ? Rrrrrrompez soldat ! ». Minutu répond, en touchant du doigt son chapeau : « Bien sûr, brigadier, demain ! J'espèrrreeuuuuu que je n'attraperai pas de puntura d'ici là ! ».

Les gendarmes s'éloignent de Minutu et de son neveu, qui faisait toujours semblant de tousser.

"Viens, Ors'Antone, allons chez notre cousin, le docteur Olivesi, qui me doit un service..."

1 Ce que l'on appellerait plus tard "un choc post-traumatique".

2 Affection pulmonaire



Le bateau pour Marseille

Nous sommes en mille neuf cent vingt.

La première guerre mondiale s'était terminée en ayant tué plus de quinze mille Corses sur les champs de bataille de France ou des *Dardanelles.

La vie reprenait doucement, mais la Corse avait essuyé de graves blessures. On voyait des milliers de veuves, d'orphelins, d'hommes mutilés et pensionnés. Dans les campagnes, les bras manquaient pour cultiver les champs, les villages s'étaient vidés. Pour fuir la pauvreté, les Corses s'exilent par milliers sur le continent, pour devenir fonctionnaires ou militaires. Beaucoup allaient à marseille puis partaient pour les colonies françaises, en Indochine, en Afrique du Nords ou en Afrique noire. Là-bas, il y avait besoin de tant de gens pour administrer les lieux, les surveiller, cultiver les terres que l'état français leur donnait, après les avoir pris aux "indigènes".

Minutu avait décidé d'aller à Marseille....

Il partit d'I Pirelli, laissa son âne dans l'une des écuries du quartier Saint Joseph à Bastia, passa la nuit chez un ami, avant de prendre le bateau pour Marseille, "LeCorsica" de la compagnie Frayssinet. Le soir, ils s'en vont dans un bar du quartier du Puntettu. Après avoir un peu bu, ils chantèrent et jouèrent aux cartes. Minutu perdit et, pour ne pas payer les mille francs dûs, il propose un pari : *"J'irai à Marseille à pied !"*. Evidemment, tout le monde rit et le prend pour un fou.

Le matin suivant, Minutu monte dans le bateau et se met à marcher. Il en fait le tour, monte, descend, d'un pont à l'autre, de la proue à la poupe et vice-versa. Il marche ainsi pendant toute la traversée, presque un jour entier. Tout le monde se moquait de lui : "Il est fou, il va tomber." et le plaignait peut-être aussi. Mais Minutu tient bon et descend du bateau sans s'être arrêté une seule fois. Il avait gagné son pari, et ne devait plus rien à ses compagnons de jeu bastiais. Mais il avait les jambes raides et le dos douloureux. Il décide alors de passer une nuit tranquille à Marseille, mais avant tout il rend visite à un cousin du village qui tenait un bar en ville, vers la Canebière. Au bout d'un moment, Minutu se met à chanter et à jouer aux cartes avec son cousin. Il perd à nouveau, mais cette fois, il préfère payer sa dette plutôt que de rentrer à Bastia à pied !

* La Turquie actuelle.



Minutu, le faciste et les soldats italiens

Février 1943

La Corse est occupée par l'Italie fasciste de Benito Mussolini depuis quatre mois. Les troupes sont tellement nombreuses qu'il n'y a pas assez à manger pour les Corses. Ils étaient seuls, sans presque plus de lien avec le continent français, à cause de la guerre et des sous-marins ennemis.

Minutu ne supportait pas l'occupation. Il se souvenait de celle de Gênes et de l'armée française venue la remplacer, après la défaite de Pasquale Paoli à Ponte Novu.

Il appartenait à la résistance corse. Il était chargé de fournir des armes aux partisans ... Il en avait caché quelques-unes sous le bois qu'il était censé livrer à son ami Antone, à I Pirelli. Il avait neigé, il faisait froid, Minutu avançait à côté de son âne qui connaissait le chemin. A un kilomètre du village, à la sortie d'un tournant, sur un pont, il voit un groupe de soldats italiens. L'un d'entre eux portait un uniforme entièrement noir, différent de celui de ses compagnons. Minutu savait que c'était une "chemise noire" fasciste, la pire des milices. Les soldats avaient un fusil à la main et un casque sur la tête, le fasciste un pistolet et une calotte sur la tête. Les soldats tremblaient de froid. Le troisième, l'officier, raide comme un piquet, avait un air mauvais.

"¹Fermo !" crie le fasciste. Minutu reste tranquille et fait s'arrêter son âne. Il lève les mains et dit : "²Sono Minutu Grossu, porto legna à un amico da i Perelli." "³Documenti !" crie l'officier. Minutu sort sa carte d'identité, le laisse passer signé des autorités italiennes à Corti et une feuille de papier. Il dit : "⁴Connosco il generale in Corti, l'hò aiutato à trovare una medicina per la sua moglie. Vegga la lettera di ringraziamento che mi hà scritto !" L'officier fait la moue en lisant la lettre, mais comme il respectait l'autorité militaire, il rend ses papiers à Minutu et lui dit : "⁵Va bene, signore Minuto, ti lascio passare, ma ti tengo in mente è ti sorveglierò ! Soldati, lasciate passare lu'omo e il suo asino!".

Les militaires, transis de froid, baissent leur fusil, regardent Minutu et son âne leur passer devant et le saluent. Minutu rit et les taquinent : "⁶Vi lascerebbe un pezzo di legna per scaldarvi ma è digia pagato e devo portarlo al villaggio." En lui-même il pensait "S'ils savaient que sous ce bois il y a une paire de mitraillettes Sten, je passerais un mauvais quart d'heure !"

Minutu arrive à I Pirelli et décharge les armes pour les résistants, dans une grotte au-dessus du village.

"¹Arrêtez-vous !"

« ²Je suis Minutu Grossu, j'apporte du bois à un ami d'I Pirelli.»

«³Vos papiers !»

"⁴Je connais le général de Corti, je l'ai aidé à trouver un médicament pour sa femme. Regardez la lettre de remerciement qu'il m'a écrite.

"⁵Très bien monsieur Minutu, je te laisse passer, mais je ne t'oublie pas et je te surveille ! Soldats, laissez passer cet homme et son âne.»

"⁶Je vous laisserais bien un morceau de bois pour vous réchauffer, mais il est déjà payé et je dois le livrer au village.»

L'âne et le cabriolet

Dans les années mille neuf cent soixante-dix, on voyait de plus en plus de voitures sur les routes étroites de l'île. Elles croisaient souvent des villageois âgés, qui eux utilisaient toujours des mules et des ânes pour se déplacer.

Un jour d'été, Minutu descendait de Talasani jusqu'à I Fulelli, pour y acheter des articles à revendre. Il marchait lentement, comme toujours, suivi de son âne qui connaissait la route. Soudain il entend klaxonner derrière lui et il voit une voiture basse, sans toit, dont le moteur rugissait comme un lion en colère. Au volant, un homme aux lunettes noires, aux cheveux lustrés, portant une chemise jaune à carreaux rouges : un vrai clown ! Minutu reconnaît le frère du maire, Francescu, dit "le beau", qui tenait un bar à Marseille, rue Tubanneau, connu de tous les gens du village.

"-Minutu, que fais-tu encore avec cet âne, tu ne peux pas t'acheter une voiture ? Regarde la mienne, c'est une italienne, je peux rouler à deux cents kilomètres à l'heure, et j'ai cent chevaux sous le capot !

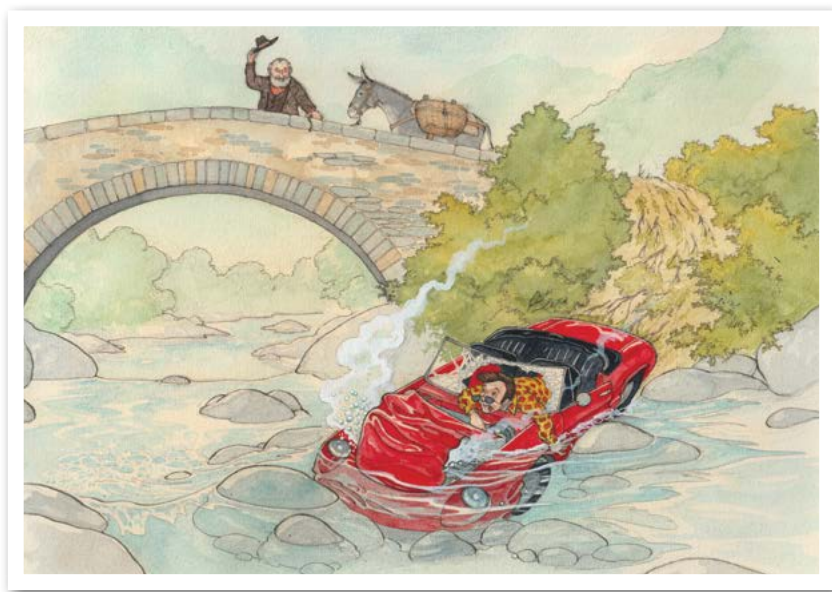
-Comment vas-tu Francescu ? Tu es en vacances ? Que ferais-je de cent chevaux, un seul me suffit, même si c'est un âne ! Un peu de foin, de verdure et d'eau, et en avant !"

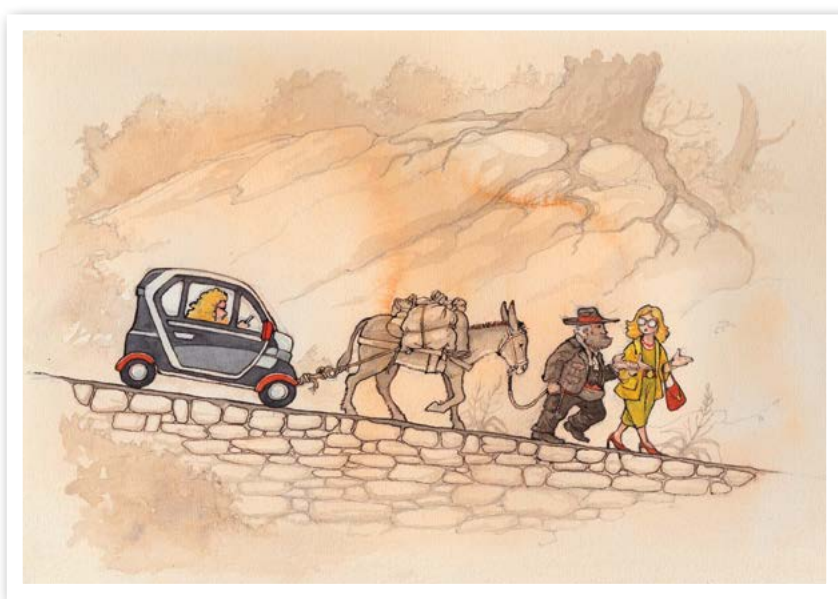
Francescu rit, salue Minutu de la main, donne un coup d'accélérateur et le dépasse.

Minutu continue à marcher, quand il entend un bruit de freins strident, et comme quelque chose qui tombe à l'eau. Il fait trotter son âne, passe le tournant et il voit, sous le pont de l'Infernu, la voiture de Francescu retournée, toute fumante. Francescu était choqué, mais fort heureusement il n'avait rien.

Minutu s'approche du mur, regarde en bas, rit et dit : *"Ils ont bien soif tes cent chevaux ! Viens avec moi, je t'emmène à I Fulelli sur mon âne. Comme ça, tu te reposeras et je te laisserai au garage de ton cousin Memè."*

Francescu rejoint la route et se fait aider par Minutu pour monter sur l'âne, car il était toujours étourdi, et jusqu'à la fin du trajet il fut trop honteux pour parler.





La maman, la fille et la petite voiture

Minutu descend vers la plaine, du côté d'Alistru. Il avait besoin d'une scie neuve pour aider un de ses petits-fils à faire une bibliothèque en châtaignier. Pour la première fois, il pensait acheter une scie électrique. L'âne avançait lentement, Minutu qui rêvait sur son dos. Il écoutait les oiseaux chanter, les grillons striduler, les cigales accrochées aux troncs des arbres qui appelaient les femelles.

Le pas de l'âne berçait Minutu qui commençait à somnoler. Il lui semblait revenu aux temps anciens, quand il n'y avait pas toutes ces voitures ni ces camions qui roulaient vite et sentaient aussi mauvais qu'un feu mal éteint.

Soudain, un bruit fort, semblable au cri d'un coq qu'un renard étrangle, le réveille, et l'âne se met à braire et à trotter. Minutu se tient, tend la bride, fait arrêter l'animal, en descend et se tourne. Il découvre alors la plus petite voiture qu'il ait jamais vue. Elle avait l'air d'un jouet. A l'intérieur se trouvait une jeune fille qui pouvait avoir quinze ans, et dont les lunettes noires ne cachaient pas la rage. A côté d'elle, une femme, peut-être sa mère.

"O monsieur, vous vous poussez un peu ? Maman, dis-lui aussi, j'ai rendez-vous chez l'esthéticienne, je vais être en retard ! »

La dame fait descendre sa vitre et passe la tête par la fenêtre. Elle avait des cheveux très blonds, comme ceux des anges de l'église San Gavinu de A Parata.

"Excusez ma fille, monsieur, mais elle est vraiment pressée, pouvez-vous vous pousser sur le côté avec votre bête ?"

Minutu se demandait ce qu'était que *"l'esthéticienne"* ; il pensait qu'elle parlait d'un médecin, un spécialiste...

"Vous ne m'avez pas l'air si malade, jeune fille ! Et on ne parle pas comme ça à une personne âgée comme moi ! Madame, vous êtes sa mère, dites-le lui !"

la jeune fille n'avait bien sûr pas compris un mot à ce que disait Minutu. Elle demande à sa mère : *"Qu'est-ce qu'il dit, le vieux ? Dis-lui qui est papa ! Qu'il se pousse !"*

Sa mère, elle, avait tout compris, et elle était tout à la fois en colère et agacée. *“Chérie, il va nous laisser passer, il faut lui demander gentiment. Monsieur, mon mari est Charles-Henri du Plessy, le nouveau maire du village de Tchervionne. Vous nous laissez passer s’il vous plaît ? Ma fille va faire une French manicure.”*

Minutu les regardait en se demandant de quelle maladie il s’agissait. Il touche son chapeau du doigt et fait mettre l’âne sur le côté. Il se tourne et fait signe aux deux femmes d’avancer, tout en pensant “Je ne sais pas qui est ce Charles-Henri, mais s’il se laisse faire par les villageois comme par sa fille, nous sommes cuits !”

La mère salue Minutu de la main, la voiture donne deux coups de klaxon et part à toute vitesse.

Minutu remonte sur son âne et reprend sa route vers la plaine, en secouant la tête : *“Quel monde étrange, il n’y a plus de respect...”*

Deux virages plus loin, il voit la petite voiture arrêtée au milieu de la chaussée, les deux femmes dehors, la fille qui pleure et la mère qui la console.

“Que se passe-t-il madame ?” demande Minutu.

“Elle est en panne, elle n’avance plus. Aidez-nous !”

Minutu s’approche en se grattant la tempe et en se demandant ce qu’il pourrait bien faire : qu’y comprenait-il, lui, aux voitures à moteur ? Il décide alors de faire comme l’on faisait dans les temps pour les voitures à chevaux.

“Nous allons la remorquer avec mon âne. Votre fille restera au volant, et nous descendrons tranquillement jusqu’à Alistru. Je vous laisserai chez un ami garagiste qui pourra la réparer.”

Chemin faisant, Minutu et la maman bavardent, suivis par l’âne qui tire doucement la petite voiture. A l’intérieur, la petite fait la tête mais ne pipe pas mot...



Le smartphone

Minutu passait au sud de Bastia et ne reconnaissait rien. Tout n'était que constructions, goudron et ciment, les prés disparus, zones commerciales et industrielles sans âme, maisons qui se ressemblaient toutes, routes envahies de camions. Lui qui voulait des prés et des cultures comme avant, il en était pour ses frais et se sentait même un peu honteux, avec son âne et son chapeau noir. Il cherchait un certain Kévin qui voulait lui acheter une lampe à pétrole en verre et cuivre polis. L'adresse était écrite sur un morceau de papier et il essayait de trouver la maison. Les noms des rues lui semblaient extraordinaires et il ne les comprenait pas : "Allée des Champs Elysées", "Chemin de l'églantier" et d'autres encore. Soudain, il voit un garçonnet qui marchait dans la rue ; sa casquette portait l'inscription "Forth Face" et il parlait fort à un objet qui semblait lui répondre : "O fratrè, je te dis pas !". Minutu lui demande alors : "Excuse-moi jeune homme, sais-tu où se trouve la maison de Kévin Brancaloneone ?" Le garçon ne répond pas et continue son chemin. Minutu lui touche l'épaule du doigt. Le garçon, surpris, se tourne, irrité, et ôte de ses oreilles deux petits bouchons en disant "QUOI, qu'est-ce que tu veux ?" Puis, voyant l'âne : "Va bè, tu vas où avec ton cheval bizarre ?". Minutu le regarde, abasourdi,

"-Je cherche la maison de Kévin Brancaloneone, tu le connais ? Et ça, c'est un âne, pas un cheval !

-Kevin est mon père, et je rentre à la maison, suis-moi. Je m'appelle Petru Santu ! »

-Merci, je te suis »

Le garçon remet ses bouchons dans les oreilles et recommence à parler à l'objet qu'il a dans les mains. "Fratè, y a un type avec un âne qui va chez mon père ! Il est zarbi, on dirait qu'il vient du Moyen Age ! ». Après avoir franchi ronds-points et rues toutes identiques (mais comment faisait-il pour trouver son chemin, se demandait le colporteur ?) Petru Santu indique une maison : "C'est là, villa « Mon chez moi », tu vois, on a même la piscine ! ». Minutu pensait que ce bassin d'eau limpide, sans poissons ni grenouilles, était bien étrange.

"-Est-ce que je peux faire boire mon âne ici ?

-Je ne te comprends pas, mon professeur de corse ne parle pas comme toi. Je vais demander à mon père."

Il appuie alors sur un bouton noir, à côté du portail.

"Qu'est-ce que tu veux, Petru Santu ?

- Viens, Papa, y a un monsieur bizarre avec un âne. Il parle en corse, il te cherche. »

Un homme sort, vêtu de ce qui avait l'air d'un sac de pommes de terre, cousu comme un caleçon long, avec des rayures blanches et une drôle d'inscription, "Just do it !". Il ne portait pas de chaussures, mais deux semelles noires attachées à ses pieds. L'homme, voyant Petru Santu et Minutu, ordonne à son fils de rentrer à la maison et salue Minutu Grossu : *"Bonjour, je suis Kévin et je suis content de vous voir. Voulez-vous quelque chose avant d'entrer ?"* Minutu, heureux d'être compris, lui demande s'il peut faire boire son âne dans le drôle de bassin. Kévin répond en riant : *"Non, j'ai mis trop de chlore, l'eau n'est pas potable ! Attendez monsieur Minutu, je vous apporte un seau d'eau pour votre bête. L'avez-vous trouvée, cette lampe ancienne ?"* *"J'ai une lampe à pétrole, mais elle toute neuve. Regardez, le cuivre est poli, le verre propre, et la mèche est neuve. J'ai même mis un peu de pétrole. Voulez-vous l'essayer ?"* *"Elle est vraiment belle, mais je ne l'allumerai pas. Vous savez, c'est juste pour faire joli sur la cheminée. Combien en voulez-vous, monsieur Minutu ? Je peux vous payer avec la Visa ?"* Minutu se demandait qui pouvait bien être cette Visa... *"Trois sous me suffiraient, ou trois fromages de chèvre et une saucisse de l'Alisgiani."* Kévin pensait que Minutu voulait discuter le prix. *"Venez manger avec nous, ma femme cuisine très bien, aujourd'hui il y a du couscous et du crumbles faits maison. après le café et l'eau-de-vie, nous parlerons du prix. C'est d'accord ?"* Minutu avait faim, et même s'il ne connaissait pas ces plats, il accepte. L'âne boit et mange l'herbe courte devant la maison. Minutu entre à la suite de Kévin.

"-Chérie chérie, regarde, j'ai invité monsieur Minutu Grossu qui vient de nous livrer une jolie lampe à pétrole, regarde, on dirait qu'elle est neuve !" Une femme aux lèvres pulpeuses et rouges comme une tomate lui répond : *"Bien sùuuur mon amour, comme elle est beeeelllle. Allez vous asseoir, tout est prêt. Petru Santu, Saveria Maria, veneeeez, on mange !"*

Minutu ne comprenait rien à cette langue étrange. Elle lui faisait penser à celle des soldats du roi de France, qui l'avaient arrêté et qui voulaient le fusiller, après la défaite de Ponte Novu. Mais il sentait une bonne odeur de viande en sauce et d'épices, et il décida de rester. Kévin le fit asseoir à côté de lui. Il y avait un grand tableau accroché au mur, qui bougeait tout seul, et une cheminée impeccable. *"D'après moi, ils ne l'allument jamais"* se dit Minutu. Les deux enfants avaient la tête baissée, ils regardaient et touchaient le fameux objet avec les doigts, cet objet qui semblait avoir plus d'importance que le monde entier, et certainement plus que les personnes assises à table. Le couscous était bon. Kévin avait expliqué que c'étaient les Barbaresques qui l'avaient introduit en Corse. Minutu se disait que c'était mieux qu'une galère emplie de corsaires prêts à le prendre comme esclave en Algérie...

Les enfants n'avaient pas dit un mot, les yeux toujours fixés sur leur appareil. La colère gagnait Minutu devant tant d'impolitesse, mais il ne pouvait rien dire. Quand leur mère apporta le dessert, Minutu dit à Kévin : *"Donnez-moi ce dessert, je l'emporterai, ça ira comme prix. Donnez les biscuits secs de mon âne à vos enfants. S'ils font la différence avec le crumble, je vous offre la lampe, sinon, je la reprends."* Sans lever la tête, Petru Santu et Saveria prennent chacun un biscuit et le mâchent, sans aucune réaction ni surprise... Kevin était très en colère, mais un pari est un pari, et il laissa repartir Minutu avec son âne et la lampe.

Minutu dit à l'animal : *"On n'a rien sans rien ! Je m'en retourne à I Perelli, Fasgianu, je suis de là-bas et mon petit village me suffit..."*

Note-Les marchandises vendues par Minutu



1. Chapeaux de paille (de fabrication locale ou, peut-être napolitaine, plus fine)
2. Eau gazeuse, qui servait aussi de médicament. Il y a plusieurs fontaines d'eau gazeuse dans l'Alisgiani, comme celle du lieu-dit Ferrara, à 200 mètres de la maison de Minutu !
3. Paniers. Les vanniers d'U Pulverosu (Orezza) étaient renommés.
4. Tamis. Celui-ci est un modèle servant à nettoyer les châtaignes blanches.
5. Fiasque de qualité supérieure, importée de Campanie, Royaume de Naples.
6. Assiettes peintes de qualité supérieure, importées de Maiolica di Cerreto, Royaume de Naples.
- 7-13. Poteries de fabrication locale (visibles au musée de l'ADECEC de Cervioni).
7. Cafetière
- 8-9. Marmites
10. Jarre
11. Enfumoir pour l'apiculture.
12. Casseroles de terre cuite
13. Petit chaudron troué servant à rôtir les châtaignes
14. Faisselle pour le brocciu ou le fromage
15. Drap corse en laine, d'après la description de François Flori*.
16. Tissu de lin (visible au musée de l'ADECEC à Cervioni et d'après la description de François Flori*.
17. Cloche pour animaux
18. Cuillers et fourchettes en bois (visibles au musée de l'ADECEC à Cervioni).
19. Racloir à pétrin.
20. Briquets
21. Silex
22. Mèches pour lampe
23. Pipe (visible au musée de l'ADECEC à Cervioni).
24. Mouchoir en soie de qualité supérieure, article d'importation.
25. Casquette (pointue, antérieure à la célèbre «barretta misgia», à la mode cent ans après Minutu).
26. Poivre.
27. Faucille (dentelée, pour faucher le blé).
28. Hameçons.

* *Filà à tessu*, François Flori, publié par «l'Association des chercheurs en sciences humaines, domaine corse» et «la Société des sciences historiques et naturelles de la Corse», 1990

BIOGRAPHIES

Biographie de Napoléon Bonaparte

Napoléon Bonaparte est l'homme le plus connu au monde après Jésus-Christ.

Il est né le 15 août 1769 à Ajaccio, dans la Corse devenue française trois mois auparavant, à la suite de la défaite de Ponte Novu.

Sa mère était Letizia Ramolino et son père Carlo Maria Buonaparte.

Il passe son enfance à Ajaccio, où l'on peut aujourd'hui visiter sa maison familiale. En 1779, son père les emmène, son frère Luc-Jean et lui, faire leurs études sur le continent. Napoléon étudie à l'école militaire de Brienne pendant cinq ans, avant d'entrer à quinze ans à l'école militaire supérieure de Paris. Son père meurt en 1785, à 38 ans et la même année il est nommé sous-lieutenant dans le régiment d'artillerie "De la Fère" à Valence.

A cette époque, c'était un paoliste convaincu et actif. Il retournait souvent passer quelques mois en Corse. Quand la Révolution française éclata, en septembre 1789, il se trouvait à Bastia. Il participa aux mouvements de la ville pour obtenir l'armement de la Garde nationale, créée par l'assemblée Constituante à Paris. Il resta en Corse pour y attendre le retour de Pasquale Paoli, en juillet 1790. Mais la rencontre entre le jeune Napoléon, son frère Luc-Jean et le Général se passe mal, Paoli les trouvant trop proches de son adversaire, le député Saliceti, et les désaccords grandirent entre les trois hommes, jusqu'en 1793. Paoli était contre l'exécution du roi Louis XVI, et totalement opposé aux massacres orchestrés par le gouvernement révolutionnaire de la Terreur. L'expédition militaire en Sardaigne, commandée par le paoliste Colonna Cesarini, assisté de Napoléon, fut un échec. Les partisans de Paoli ne pardonneront jamais le fait que Luc-Jean Buonaparte eût envoyé une lettre à Paris pour dénoncer le Général comme ennemi de la patrie. La famille Buonaparte fut contrainte à la fuite sur le continent.

En 1793, Napoléon devient le héros de la reconquête de Toulon, que les Anglais avaient pris en 1791. Il est nommé général à l'âge de vingt-quatre ans !

En 1795, il est chargé d'étouffer une révolte des monarchistes à Paris. Il la réprime dans la violence, avec plus de trois cents morts parmi les manifestants, aidé en cela de Murat, qui deviendra maréchal...et son beau-frère.

C'est à cette époque qu'il s'éprend de Joséphine de Beauharnais, une belle veuve venue de la Martinique, qu'il épouse en 1796. Napoléon devient général en chef de l'armée d'Italie. Cette campagne militaire, ponctuée de victoires fameuses, comme celle d'Arcole, marque le début de la légende militaire de Napoléon. Bonaparte fait tomber l'ancienne république de Gênes, l'ennemie de Pasquale Paoli ainsi que celle de Venise, affaiblie après mille ans de splendeur. Elles deviennent des républiques, cousines de la république française.

En France, la popularité de Napoléon et son influence politique s'amplifient. En 1798, le gouvernement français, le Directoire, l'envoie en Egypte. Napoléon en profitera pour s'emparer de l'île de Malte et en déloger l'Ordre de Malte qui la tenait sous emprise depuis 1530.

Napoléon conquiert l'Egypte et une partie de la Palestine et de l'Israël actuels. Mais la marine anglaise, commandée par l'amiral Nelson, détruit la flotte française lors de la bataille d'Aboukir (où périrent le commandant Luce de Casabianca et son fils de dix ans, Gioacchino, originaires de Viscuvatu).

Après plusieurs victoires (les Pyramides, Gaza, Alexandrie etc.), Napoléon laisse l’Egypte aux mains du général Kleber, à la tête d’une armée affaiblie et malade de la peste, qui sera battue en 1801 par les Anglais et les Turcs. En 1799, Napoléon rentre en France, et devient premier Consul à l’issue de son coup d’Etat. Il instaure alors un régime autocratique, qu’il gouverne seul, jusqu’en 1805 où il se fait lui-même empereur et devient Napoléon 1er. Il rétablit l’esclavage dans les colonies françaises, qui avait été aboli en 1794.

Dès lors guerres et paix se succèdent tout au long de son règne, jusqu’en 1814 : de nombreuses campagnes militaires, les victoires d’Austerlitz et de Iena, la terrible et sanglante conquête de l’Espagne, la défaite en mer de Trafalgar, la campagne perdue de Russie et tant d’autres. Mais l’union de l’Angleterre, de la Prusse, de la Russie et de l’Empire d’Autriche était trop forte, et Napoléon est contraint d’abandonner sa couronne d’empereur une première fois, en 1814. Il est exilé sur l’île d’Elbe pendant quelques mois (c’est lui qui créa le drapeau de l’île). Il reprend le pouvoir pendant cent jours en 1815, mais est vaincu à Waterloo, en Belgique. Il est alors exilé sur l’île de Sainte-Hélène, au milieu de l’Atlantique, loin de tous, où il meurt 1821. Sa dépouille repose désormais dans la crypte de l’Hôtel des Invalides à Paris.





Biographie de PASQUALE PAOLI

Filippu Antone Pasquale Paoli, dit Pasquale Paoli, “U Babbu di a Patria” (le père de la Patrie), sera le plus grand homme d’état de la nation corse et une figure célèbre des Lumières du dix-huitième siècle.

Il naît le 6 avril 1725 dans le village de Merusaglia, de Denise Valentini et Ghjacintu Paoli, l’un des chefs de la première révolution corse contre Gênes, entre 1729 et 1738. Après l’intervention de l’armée autrichienne, plusieurs révolutionnaires corses s’exilent à Livourne et à Naples. Pasquale suit son père ; il fait ses études à Naples, devient soldat puis officier dans l’armée du roi de Naples. Il se trouve à l’île d’Elbe quand il décide de rentrer en Corse, en 1755. Le 14 juillet, il est élu Général de la nation corse. Mais toutes les familles ne sont pas d’accord, surtout le clan des Matristes (leur inimitié prendra fin avec la mort de Mariu Manuellu Matra, en 1757).

La Corse déclare son indépendance, avec une constitution, un système judiciaire, une administration une armée, une monnaie puis une université à Corti. Mais la nation corse ne réussira jamais à contrôler les présides génois, comme les ports de Bastia, Algaïola, Calvi, Aïacciu et Bunifaziu.

En 1767, Pasquale Paoli envoie la marine et l’armée corses prendre l’île de Capraia aux Génois. Après la victoire des Corses, la République de Gênes signe un pacte avec la France, qui permet à l’armée française d’attaquer les Corses. En 1769, la défaite des nationaux à Ponte Novu voit la victoire finale de la France. Pasquale Paoli part en exil en Angleterre.

En 1790, les révolutionnaires français font appel à lui ; il rentre en Corse en passant par Paris, le 14 juillet, et il est nommé président du conseil général du département de Corse. Mais, en raison de son opposition à la Convention et à la condamnation à mort du roi Louis 16, il est accusé de trahir la république française et il refuse de se rendre à Paris pour y être jugé. A la suite de négociations avec les Anglais, Sir Elliot devient gouverneur de la Corse au nom du roi George 3 d’Angleterre et Pasquale Paoli le chef du gouvernement. Les choses se présentent mal pour Paoli, écarté par les Anglais. En octobre 1795, il repart en exil en Angleterre, où il meurt en 1807. Il est d’abord enterré à Londres, mais sa dépouille retourne en Corse en 1889. Sa tombe est désormais à Merusaglia, dans sa maison familiale.

Biographie de Letizia Ramolino Buonaparte

Maria Letizia Ramolino est née à Aiacciu en 1750, d'une famille de Toscane, d'origine noble. Son père, Giovanni Geronimo, était capitaine des soldats génois d'Aiacciu et inspecteur général des routes.

Letizia se marie à treize ans avec Carulu Maria Buonaparte. Ils eurent treize enfants, dont seulement huit survécurent : cinq garçons (Ghjaseppu, Napulione, Lucianu, Lavighju et Geronimu) et trois filles (Elisa, Paulina et Carulina).

Letizia était connue pour sa beauté et son fort caractère. A l'époque de la révolution corse, elle suit son mari aux côtés de Paoli. Elle était enceinte de Napuliò quand les Français vainquirent la bataille de Ponte Novu, en mai 1769. Après la mort de Carulu, en 1785, Letizia élève seule ses enfants. En 1793, tous fuient à Toulon, puis à Marseille, après l'attaque de leurs propriétés par les paolistes.

Napulìò empereur lui donna le titre de "madame Mère" et une propriété à Pont-sur-Seine. A la chute de l'empire, elle vécut tantôt en France, tantôt en Italie avec son frère, le cardinal Fesch. Elle mourut à Rome en 1836.



Carulu Maria Buonaparte

Carulu Maria Buonaparte naît le 27 mars 1746 à Aiacciu. Il venait d'une famille noble de la ville de Sarzana, en Ligurie, qui s'établit à Aiacciu peu après sa fondation, en 1492. Ils étaient notaires de père en fils. Carulu Maria fit ses études à Pise et à Rome, avant de retourner à Aiacciu.

Il se marie à l'âge de dix-neuf ans avec Letizia Ramolino, qui avait treize ans, soutenu par Pasquale Paoli. Il fut secrétaire du Général et resta à ses côtés jusqu'à la défaite de Ponte Novu. Il se retire alors à Aiacciu avec sa famille.

Puis Carulu Maria et Letizia se lient d'amitié avec le comte Marbeuf, gouverneur de la Corse française. Grâce à cette relation, la famille Buonaparte fait officiellement partie de la noblesse française. Carulu fut assesseur pour le roi Louis 16 à Aiacciu, de 1771 jusqu'à sa mort. Il envoya ses fils, Ghjaseppu et Napuliò, sur le continent pour qu'ils y fassent leurs études.

Carulu Maria mourut d'un cancer à l'âge de trente-huit ans, à Montpellier, en 1785.



Biugraffia di Cesare Vezzani

César Vezzani est le chanteur lyrique, un ténor, le plus célèbre de Corse.

Il était né en 1888 à Bastia, dans l'ancien quartier de Saint Joseph.

Son enfance se passa dans la pauvreté, par les rues de Bastia. En 1902, sept ans après la mort de son père, il quitte la Corse pour Toulon avec sa famille.

En 1908, il "monte" à Paris pour apprendre le chant lyrique avec la soprao corse Agnès Borgo, et tous deux se marient peu après.

Sa carrière débute en 1912 à l'Opéra-Comique puis il devient très célèbre dans toute l'Europe : on le surnomme "le merle blanc". Il chante des oeuvres françaises, italiennes, de Wagner et bien d'autres. Lors de ses concerts, il était toujours suivi et acclamé par une foule enthousiaste, à l'instar des popstars d'aujourd'hui.

Sa vie personnelle fut assez tumultueuse, avec deux mariages et une santé mise à mal par les nombreuses fêtes et repas trop riches. Pendant la seconde guerre mondiale, il fut exilé en Algérie et, de retour en France, il se remit à chanter dans diverses villes. En 1948 il est victime d'une congestion cérébrale qui met un terme à sa carrière. Il meurt à Marseille en 1951 et est enterré à Bastia, accompagné par des milliers d'admirateurs corses. Un an auparavant, il avait chanté le fameux air de "Paillasse" sur la place Saint-Nicolas, d'une voix toujours vive et limpide.

